

Clichés morbides

Concours de nouvelles, sujet 2

Paris, 1950. Le soleil rougissait les toits parisiens : un crépuscule sinistre tombait sur la ville Lumière. Balthazar marchait d'un pas rapide. Son appareil photo à la main, il accélérât dans les ruelles obscures de la capitale. Le jeune travaillait comme enquêteur pour se faire quelques sous. Mais, détrompez-vous, les enquêtes, il les démarrait seulement : il se contentait simplement de prendre en photo la scène ou le délinquant, puis de vendre ses clichés à des journalistes ou à des enquêteurs. Généralement, on le payait grassement car sa photo pouvait aider à faire les gros titres ou à faire avancer une enquête. Balthazar était plutôt mince et assez grand pour un jeune homme de quatorze ans. Un béret recouvrait sa chevelure. Il avançait, virevoltant à travers les ruelles. Il devait rentrer chez lui car sa mère l'attendait.

Soudain, une détonation, puis un cri résonna. Et un deuxième, plus bref. Balthazar comprit qu'il devait s'agir d'un meurtre, car après tout, il était assez expérimenté, et il ne pouvait rater une occasion d'enquêter pour ramener des sous chez lui. Le bruit venait de la droite. Il tourna dans cette direction et parvint à une galerie escarpée. Il s'agissait d'un passage, pavé, qui descendait dans la pénombre. L'adolescent n'avait jamais vu ce couloir auparavant, pourtant il connaissait Paris comme sa poche.

Le jeune Parisien s'y aventura. Seule la lueur du soleil couchant éclairait le tunnel. Au fil de la descente, on pouvait voir quelques vélos abandonnés posés contre le mur en brique de la galerie. La rouille avait hâté leur fin de vie. Le chemin traversait visiblement un grand bâtiment. Balthazar continuait mais la lumière se faisait de plus en plus faible, il dut donc avancer à tâtons. Il rampa longuement, n'ayant plus aucun repère, sauf le contact de ses mains sur le sol froid. Il aperçut cependant une lueur au bout de la galerie, et tâtonna dans cette direction. Il ne voyait plus rien, mais sentit que le sol était souillé, jonché de débris et de poussière. Balthazar arriva à la source de la lumière. Une petite trappe mi-close se détachait d'un mur en briques. Le jeune homme l'ouvrit entièrement et pénétra dans une pièce, éclairée par une lampe de bureau. Le petit cabinet qui s'ouvrit à lui était un véritable capharnaüm : un bureau renversé, deux chaises brisées aux coins opposés de la salle et puis plein d'objets, des feuilles, des stylos complètement en désordre. Sur le mur gauche du cagibi s'entrouvrait une porte. Balthazar se demanda s'il s'agissait d'une bonne idée d'aller voir ce qu'il y avait au-delà de cette ouverture. Son intuition fut plus forte que sa réflexion : il entra. Il s'agissait d'une sorte d'antichambre. Celle-ci n'était pas très grande, mais quelques chaises y étaient disposées ainsi qu'une petite armoire. Balthazar observait minutieusement la pièce pour identifier les pistes possibles quand soudain, en tournant la tête, à travers une petite fenêtre donnant sur une autre salle, il vit un corps. La fenêtre était carrée, petite et son verre était brisé. Un homme mort, allongé sur le sol occupait le champ de vision de Balthazar. Son sang encore frais coulait sur le plancher. Le jeune homme déduisit que le meurtrier devait se

trouver à proximité. Le parisien eut à peine le temps de prendre son cliché qu'une respiration se fit entendre. Puis deux. Puis trois. Quelqu'un secouait une petite ouverture de l'extérieur. Le sang de Balthazar ne fit qu'un tour. Il se rua sur la fenêtre, sauta, passa à travers, se faisant au passage quelques égratignures, et tomba sur le corps de l'homme tué. Balthazar pesta, puis se cacha derrière une pile de livres qui remplissait la salle. La porte finit par s'ouvrir, et un homme mit un violent coup de pied dans le mur. La disposition de la pile de livres formait une petite ouverture qui permettait à Balthazar de voir. Celui-ci se rendit compte que l'homme qui venait d'entrer tenait un revolver, et qu'il était un véritable mastard. Le probable meurtrier tentait visiblement de chercher l'adolescent et de le débusquer. Balthazar prit un cliché de l'homme, mais le bruit de l'appareil photo permit à celui-ci de détecter la cachette de Balthazar. Ce dernier sortit et, grâce à une prouesse d'agilité, esquiva le gaillard et courut dans le sens inverse de l'aller, afin de le semer. Il parvint à le distancer rapidement car la vitesse n'était visiblement pas un point fort du meurtrier.

Balthazar courut chez sa mère, sans rien craindre, car personne ne le suivait dorénavant. Après une nuit de sommeil pendant laquelle le jeune homme se décida consciencieusement à montrer ses clichés à la police, il se dirigea vers le bureau des forces de l'ordre. Il arriva au bâtiment, hésita un moment puis pénétra dans le hall. Une réceptionniste l'accueillit :

« Bonjour jeune homme, que désirez-vous ? demanda-t-elle.

- Voir M. Cartier. »

Balthazar le connaissait bien ; il le voyait souvent pour faire avancer une enquête.

« Quatrième étage, à droite, dit la réceptionniste.

- Merci. »

Le jeune homme monta les escaliers. Au quatrième, c'était la tempête. La salle bourdonnait, les téléphones sonnaient, les employés couraient dans tous les sens et criaient, documents à la main, les machines à écrire crépitaient, les policiers s'apostrophaient, se précipitaient à leur bureau et, dans ce brouhaha, Balthazar n'existait pas. Il aperçut tout de même en coin de salle un monsieur très calme, étranger à l'agitation : M. Cartier. Le jeune homme parvint à traverser la large pièce laborieusement et arriva à son bureau. Il toqua puis entra. L'enquêteur tirait sur sa sempiternelle pipe en forme de saxophone. Il portait une cravate ineffablement laide et un costume à carreaux. Il avait un nez très pointu que l'on pouvait qualifier d'aquilin. C'était un petit homme, peu imposant et très empâté. La petite barbe penchée sur un document, il était absorbé par son travail. Balthazar le salua, et lui expliqua la situation. M. Cartier leva la tête, analysa les images, puis ouvrit la bouche, comme ébaubi :

« C'est... C'est... c'est mon ami de toujours, René, que je vois mort sur ses images. » dit-il d'une voix chancelante.

Balthazar essaya de le consoler, en lui tapotant l'épaule. M. Cartier appela la maison de son ami, comme pour avoir un dernier d'un signe de vie de René. Celui-ci décrocha

Rémi Neirou-Feyrac

et répondit normalement. M. Cartier ne dit rien, ne sachant quoi dire. Les deux hommes se regardèrent.